

*Naissance
et séparation*

Les Dossiers de Spirale

La revue *Spirale* se plaît à conter, depuis 1996, la grande aventure de Monsieur Bébé. Chaque trimestre, elle visite de nouveaux champs de la périnatalité, à sa manière, riche de science et de pratiques, ouverte et accessible, métissant dossier thématique et rubriques plurielles.

Depuis sa création, un bon nombre de ses numéros sont épuisés. Face à une demande sans cesse renouvelée, il nous a semblé que la forme livre offrirait à certains des dossiers de la revue, la diffusion supplémentaire qu'ils méritent.

« Les Dossiers de Spirale » redonnent ainsi vie aux textes, précédemment réunis dans la revue et qui, forts de leur succès, en appellent à de nouveaux lecteurs et de nouvelles lectures. Ils vous convieront à bien d'autres voyages autour des berceaux et auprès des tout-petits.

Patrick Ben Soussan
Coordonnateur du Collège de la revue *Spirale*

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Sous la direction de
Joël Clerget

*Naissance
et séparation*

Les Dossiers de Spirale

ères

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Ben, *Spirale*, 1959
© Galerie Templon, Paris

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2826-6
Première édition © Éditions érès 2002
33, avenue Marcel-Dassault
31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Présentation	
<i>Joël Clerget</i>	7
Ouverture	
<i>Joël Clerget</i>	9
Réflexion autour de la naissance et de la vie	
<i>François Chapuis</i>	21
Le cri de la parturition	
<i>Françoise Jay d'Albon</i>	31
Laura	
<i>Géraldine Hesse</i>	37
Le vécu d'une séparation préparée	
<i>Mireille Pourrat</i>	41
Expérience au quotidien	
<i>Alfred Fossati</i>	45

La naissance : vivre la séparation, créer des liens <i>Martine Paccoud</i>	51
Naissance et séparation en Afrique de l'Ouest <i>Odile Journet-Diallo</i>	61
Espace. Intermittence <i>Lolène</i>	69
Rituels de naissance et liens de l'âme chez les Muong du Viêt-nam <i>Stéphane Boussat, Marcel Rufo</i>	73
Naissance et séparation <i>Joël Clerget</i>	85
Engagement et déengagement : mouvements de naissance <i>Bénédicte Descarpentries</i>	107
L'enfant et la prison <i>Marie-Joëlle Faguin</i>	115
La séparation, logique de l'existence <i>Jean-Pierre Durif-Varembont</i>	123
Textes Litige. La chute. Le cri. Extase. Deuil <i>Lolène</i>	135
A propos de : <i>Parents et bébés séparés</i> <i>Marie-Pierre Clerget</i>	143

Présentation

Ce dossier de *Spirale* vous invite à voyager au pays de la première enfance, à celui de la naissance. Les propos retenus partent tous de l'expérience de la relation vécue avec le bébé. Ils ont, comme l'enfant qui naît, la simplicité de la parole adressée. Des textes destinés à tous, écrits par des gynécologues, sages-femmes, puéricultrices, pédiatres, anthropologues, psychanalystes, psychologues et poètes, jalonnent cette approche du bébé.

Naissance et séparation concernent les pertes qu'un bébé rencontre pour grandir dans la parole et le désir. Mais où passe la séparation dans la naissance ? En quoi une séparation est-elle structurante ? C'est à de telles questions que ce dossier tente de répondre. En effet, si la naissance nous était contée, il conviendrait de la faire rimer avec la séparation. *Spirale* nous y invite à partir de témoignages et de recherches, de poèmes et d'expériences, dans la compagnie des professionnels qui entourent la naissance.

Le sujet, vaste et localisé tout à la fois, est en fait difficile à cerner. La difficulté est compensée par les nombreux exemples venant à l'esprit des auteurs pour parler de la naissance et de la séparation. Leurs propos relatant ces expériences sont très visuels. Leur vision est soutenue par l'usage

fréquent des démonstratifs : cette mère, cet enfant, ce père particulier, comme si nous les avions sous les yeux.

Ensuite, vient une critique assez vive des façons d'accoucher, comme si les obstétriciens n'avaient pas intégré dans leur pratique qu'un accouchement est aussi le lieu et le temps d'une naissance triple : celle d'un enfant, d'une maman et d'un papa.

De plus, il convient de ne pas tenir un discours idéalisé, faisant d'une pratique une panacée, exclusive de toute autre, faisant fi de l'expérience réelle. Cela relève d'une étroitesse du penser et du vivre qui dénie l'angoisse et la douleur présentes en tout accouchement, en toute séparation, dans la naissance. Cela réduit la valeur et la portée d'une pratique où s'exerce la relation ternaire mère, père et enfant, dans la plénitude de la main ouverte à l'Autre, en son don et en sa générosité. Les praticiens qui parlent ici ont encore un cœur dans la main. Il y a tant à faire pour que les conditions de la naissance, et la séparation qui s'y joue, gardent leur valeur symbolique d'accueil d'un être humain, pour qu'elles ne soient pas vouées à la techno-science et à la maîtrise gestionnaire qui, ignorant l'homme, le tue. L'on sait pourtant, et de plus quasi scientifiquement, en tous les cas cliniquement, combien la façon dont est vécue la séparation de la mère et du bébé à la naissance est déterminante pour l'établissement et pour le devenir de leur relation, ainsi que pour l'essor de l'enfant, aux plans psychosomatique, moteur, relationnel, symbolique...

Enfin, justement pour tenir tête au laminage infernal du scientisme, nous avons désiré donner la parole aux poètes, les faiseurs de paroles, qui toujours restent à lire, car ils disent la vérité de l'humanité en marche, en quête de sa naissance.

Joël Clerget

Joël Clerget

Ouverture

« C'est le cri du seul et du séparé qui,
avant d'appeler vers un autre,
se signale lui-même comme autre
et apprend à se connaître. »

Paul Beauchamp

« Adieu, belle poupée opulente
et gigogne : voici la mère et son enfant,
bientôt l'un contre l'autre,
mais séparés à jamais »

Pierre Péju, *Naissances*

Separare, d'où nous vient séparation, est un mot latin signifiant séparer. Mais en séparant le *se* du *parare*, il devient : *se parer*, se préparer, s'habiller, se défendre, se fournir ce qu'il convient pour se mettre en garde. Un autre mot latin *parere*, tout proche, veut dire procurer, faire naître. *Se parere* signifie s'engendrer. Comme tous les mots indo-européens désignant la mise au monde, engendrer est un terme juridique. Ainsi, la parturition, acte juridique et social, consistait à procurer un enfant au mari.

De ce *parere* nous vient donc faire naître, parent, primipare, multipare. Et séparer signifie distinguer de manière à ne pas confondre. Quand Isidore de Séville (*Etymologies*) écrit *parentes quasi parientes*, les parents sont quasiment des qui accouchent, des qui enfantent, il relie la génération à la sépa-

ration. En effet, procurer un enfant à un autre, c'est s'en séparer. Littéralement en accoucher. Tel est le naître. Une sortie de... Un enfant est *issu*, né de... deux lignées.

Placentaire intimité

Durant la grossesse, mère et enfant sont étroitement unis, et toujours séparés par la fonction placentaire. Qu'est-ce à dire ?

Organe de la réunion, le placenta permet l'insertion vitale et la nidation du bébé dans les fibres utérines. Mais dans cette étroite interpénétration des chairs, il est aussi filtre et frontière. Sans une telle alchimie, tout à la fois substantielle et subtile, le bébé ne vivrait pas. Arbre de la vie des profondeurs, le placenta est continuité, barrière et rupture.

Le placenta est l'organe de la séparation.

Toute aspiration à une fusion imaginaire des êtres ignore et rejette sa fonction. Trop provocante. Véritable force d'interposition, le placenta s'oppose à l'indistinction de la mère et de l'enfant. Il sépare réellement la mère et l'enfant au sein de leurs échanges intimes et vitaux. Il pose l'enfant autre que membre du corps maternel, ce qui ferait de la naissance une amputation. Or, sauf accident ou complications, une femme qui accouche ne perd aucun de ses organes.

Parler du placenta, donner une place à ses fonctions réelle et symbolique, c'est, dès le sein, faire œuvre de séparation entre mère et bébé. C'est poser son existence comme *lieu* d'échanges et *lien* entre des êtres séparés. Quand une femme enceinte parle de son bébé, quand elle lui parle, elle le rencontre par des paroles, des murmures ou des berceuses, dans une séparation reconnue d'elle et de lui. Cette fonction de la parole, créatrice des liens et séparatrice des êtres, le fait hôte de son corps et de sa personne, non pas otage de son imaginaire ou seulement objet de ses fantasmes.

Pareille distinction symbolique propre à la parole s'oppose à l'indistinction symbiotique, laquelle relève de l'imaginaire d'une fusion mère-enfant. De plus, par cette

distinction, une maman fait *place au tiers*. Elle dit à son bébé qu'en elle il est autre qu'elle. Elle le dit en paroles, en pensées ou en actions. Elle le dit encore et aussi quand elle interprète les mouvements dans son ventre comme venant de lui, le bébé, autre en elle. A cette place forée par des paroles, la fonction du placenta se fait le vecteur et le lieu d'inscription de la référence paternelle tierce. La place est ouverte. Reste à l'occuper. Symboliquement.

Parler ainsi témoigne de ce que la séparation rencontrée lors de la naissance est déjà présente au cours de la vie intra-utérine. La séparation ne naît pas à la naissance. Elle est déjà là, avant. Dans la physiologie même du mammifère à placenta. Dans les paroles accueillant le bébé. Parlé avant que de parler. Déjà parlé avant que d'avoir en bouche les mots pour se dire. Parlé avant que d'être parlant.

De fait, la naissance *accomplit* bien une séparation, une séparation qui donne précisément naissance à un sujet nommé, appelé à vivre hors du corps maternel et familial : Julie ou Pascal, Aïcha ou Mourad, Elie ou Youské.

Deux-dans

La vie intra-utérine est une singulière manière d'être avec notre mère. Plus même, c'est une manière unique d'être *en* elle. Dedans. In utero, corps à l'intérieur d'un autre corps, l'intimité du bébé avec la mère est d'une intimité telle que nous n'en connaissons jamais plus. Nous n'aurons plus, la vie durant, la possibilité de revivre une intimité aussi intime, même dans la plus grande intimité que nous pourrions connaître ultérieurement avec un autre. Nous qui avons été bébé, entièrement immergé dans le corps maternel, nous ne retrouverons l'intérieur du corps de l'autre que partiellement. Ainsi, faisant l'amour avec mon aimée, une part de moi, mon sexe, vient en elle et scelle l'étreinte, la ravit éventuellement, mais je ne suis pas tout en elle, quoique entièrement à elle donné. La naissance me sépare d'une forme d'intimité. Elle m'en fait découvrir d'autres.

distinction, une maman fait *place au tiers*. Elle dit à son bébé qu'en elle il est autre qu'elle. Elle le dit en paroles, en pensées ou en actions. Elle le dit encore et aussi quand elle interprète les mouvements dans son ventre comme venant de lui, le bébé, autre en elle. A cette place forée par des paroles, la fonction du placenta se fait le vecteur et le lieu d'inscription de la référence paternelle tierce. La place est ouverte. Reste à l'occuper. Symboliquement.

Parler ainsi témoigne de ce que la séparation rencontrée lors de la naissance est déjà présente au cours de la vie intra-utérine. La séparation ne naît pas à la naissance. Elle est déjà là, avant. Dans la physiologie même du mammifère à placenta. Dans les paroles accueillant le bébé. Parlé avant que de parler. Déjà parlé avant que d'avoir en bouche les mots pour se dire. Parlé avant que d'être parlant.

De fait, la naissance *accomplit* bien une séparation, une séparation qui donne précisément naissance à un sujet nommé, appelé à vivre hors du corps maternel et familial : Julie ou Pascal, Aïcha ou Mourad, Elie ou Youské.

Deux-dans

La vie intra-utérine est une singulière manière d'être avec notre mère. Plus même, c'est une manière unique d'être *en* elle. Dedans. In utero, corps à l'intérieur d'un autre corps, l'intimité du bébé avec la mère est d'une intimité telle que nous n'en connaissons jamais plus. Nous n'aurons plus, la vie durant, la possibilité de revivre une intimité aussi intime, même dans la plus grande intimité que nous pourrons connaître ultérieurement avec un autre. Nous qui avons été bébé, entièrement immergé dans le corps maternel, nous ne retrouverons l'intérieur du corps de l'autre que partiellement. Ainsi, faisant l'amour avec mon aimée, une part de moi, mon sexe, vient en elle et scelle l'étreinte, la ravit éventuellement, mais je ne suis pas tout en elle, quoique entièrement à elle donné. La naissance me sépare d'une forme d'intimité. Elle m'en fait découvrir d'autres.

distinction, une maman fait *place au tiers*. Elle dit à son bébé qu'en elle il est autre qu'elle. Elle le dit en paroles, en pensées ou en actions. Elle le dit encore et aussi quand elle interprète les mouvements dans son ventre comme venant de lui, le bébé, autre en elle. A cette place forée par des paroles, la fonction du placenta se fait le vecteur et le lieu d'inscription de la référence paternelle tierce. La place est ouverte. Reste à l'occuper. Symboliquement.

Parler ainsi témoigne de ce que la séparation rencontrée lors de la naissance est déjà présente au cours de la vie intra-utérine. La séparation ne naît pas à la naissance. Elle est déjà là, avant. Dans la physiologie même du mammifère à placenta. Dans les paroles accueillant le bébé. Parlé avant que de parler. Déjà parlé avant que d'avoir en bouche les mots pour se dire. Parlé avant que d'être parlant.

De fait, la naissance *accomplit* bien une séparation, une séparation qui donne précisément naissance à un sujet nommé, appelé à vivre hors du corps maternel et familial : Julie ou Pascal, Aïcha ou Mourad, Elie ou Youské.

Deux-dans

La vie intra-utérine est une singulière manière d'être avec notre mère. Plus même, c'est une manière unique d'être *en* elle. Dedans. In utero, corps à l'intérieur d'un autre corps, l'intimité du bébé avec la mère est d'une intimité telle que nous n'en connaissons jamais plus. Nous n'aurons plus, la vie durant, la possibilité de revivre une intimité aussi intime, même dans la plus grande intimité que nous pourrions connaître ultérieurement avec un autre. Nous qui avons été bébé, entièrement immergé dans le corps maternel, nous ne retrouverons l'intérieur du corps de l'autre que partiellement. Ainsi, faisant l'amour avec mon aimée, une part de moi, mon sexe, vient en elle et scelle l'étreinte, la ravit éventuellement, mais je ne suis pas tout en elle, quoique entièrement à elle donné. La naissance me sépare d'une forme d'intimité. Elle m'en fait découvrir d'autres.

Le placenta est *de* l'enfant. Organe tiers et reliant, il permet et soutient *l'être-dedans*, un être deux dans le temps placentaire et les eaux primordiales. En effet, pour le redire avec Michèle Montrelay, psychanalyste, une femme enceinte se vit tout à la fois comme *portant* le bébé et comme *portée* par lui. Comme le dit une patiente : « Je ne suis pas encore née. J'ai choisi le ventre. Je suis revenue dans le ventre de ma mère où j'ai beaucoup dormi... Je traverse une phase de repli. » Ils sont donc deux à être concernés par le dedans, par ce *deux-dans* : le bébé dans le ventre réel de la femme qui l'attend et cette femme re-portée fantasmatiquement et sensoriellement au temps où elle était portée dans le giron de sa propre mère. La fonction placentaire, tiers métaphorique, soutient une femme en tant que portée par l'enfant qu'elle porte — autre qu'elle. Elle lui rappelle le temps où elle-même était portée dans le sein de sa mère. En ce temps-là opérait alors son placenta de fille. Cette fonction garantit, dans la différence des générations, la distinction des mères et des filles.

Dans le temps flottant de la portance s'engendre une transmission de l'être-dedans. En son corps de gestante, une femme enceinte est toujours portante et portée, portante et porteuse d'une *autre* jouissance. Une jouissance qui n'est pas seulement celle de l'enfant, mais celle de l'état de grossesse. Spécifiquement celle qu'elle perdra lors de l'accouchement. De plus, si une femme se laisse traverser et prendre par ce qui se passe entre elle et le bébé, si elle entre en résonance avec les affects saisissant le bébé, lui-même résonnant à ceux de sa mère, de telles correspondances intimes tissent alors l'esquisse du psychisme de l'enfant par l'interaction des vécus corporels et l'entremise de ressentis sertis de paroles.

La naissance comporte donc une *triple perte* : celle du placenta du côté de l'enfant ; celle de l'état de grossesse du côté de la mère ; entre les deux, celle de l'état de dedans, du *deux-dans* dont la fonction placentaire est la figure, ce qui ne va ni sans reste ni sans ombre. Restes que Michèle Montrelay appelle lambeaux, ombre qu'elle met en rapport avec le nom.

Le placenta est *de* l'enfant. Organe tiers et reliant, il permet et soutient *l'être-dedans*, un être deux dans le temps placentaire et les eaux primordiales. En effet, pour le redire avec Michèle Montrelay, psychanalyste, une femme enceinte se vit tout à la fois comme *portant* le bébé et comme *portée* par lui. Comme le dit une patiente : « Je ne suis pas encore née. J'ai choisi le ventre. Je suis revenue dans le ventre de ma mère où j'ai beaucoup dormi... Je traverse une phase de repli. » Ils sont donc deux à être concernés par le dedans, par ce *deux-dans* : le bébé dans le ventre réel de la femme qui l'attend et cette femme re-portée fantasmatiquement et sensoriellement au temps où elle était portée dans le giron de sa propre mère. La fonction placentaire, tiers métaphorique, soutient une femme en tant que portée par l'enfant qu'elle porte — autre qu'elle. Elle lui rappelle le temps où elle-même était portée dans le sein de sa mère. En ce temps-là opérait alors son placenta de fille. Cette fonction garantit, dans la différence des générations, la distinction des mères et des filles.

Dans le temps flottant de la portance s'engendre une transmission de l'être-dedans. En son corps de gestante, une femme enceinte est toujours portante et portée, portante et porteuse d'une *autre* jouissance. Une jouissance qui n'est pas seulement celle de l'enfant, mais celle de l'état de grossesse. Spécifiquement celle qu'elle perdra lors de l'accouchement. De plus, si une femme se laisse traverser et prendre par ce qui se passe entre elle et le bébé, si elle entre en résonance avec les affects saisissant le bébé, lui-même résonnant à ceux de sa mère, de telles correspondances intimes tissent alors l'esquisse du psychisme de l'enfant par l'interaction des vécus corporels et l'entremise de ressentis sertis de paroles.

La naissance comporte donc une *triple perte* : celle du placenta du côté de l'enfant ; celle de l'état de grossesse du côté de la mère ; entre les deux, celle de l'état de dedans, du *deux-dans* dont la fonction placentaire est la figure, ce qui ne va ni sans reste ni sans ombre. Restes que Michèle Montrelay appelle lambeaux, ombre qu'elle met en rapport avec le nom.

Le placenta est *de* l'enfant. Organe tiers et reliant, il permet et soutient *l'être-dedans*, un être deux dans le temps placentaire et les eaux primordiales. En effet, pour le redire avec Michèle Montrelay, psychanalyste, une femme enceinte se vit tout à la fois comme *portant* le bébé et comme *portée* par lui. Comme le dit une patiente : « Je ne suis pas encore née. J'ai choisi le ventre. Je suis revenue dans le ventre de ma mère où j'ai beaucoup dormi... Je traverse une phase de repli. » Ils sont donc deux à être concernés par le dedans, par ce *deux-dans* : le bébé dans le ventre réel de la femme qui l'attend et cette femme re-portée fantasmatiquement et sensoriellement au temps où elle était portée dans le giron de sa propre mère. La fonction placentaire, tiers métaphorique, soutient une femme en tant que portée par l'enfant qu'elle porte — autre qu'elle. Elle lui rappelle le temps où elle-même était portée dans le sein de sa mère. En ce temps-là opérait alors son placenta de fille. Cette fonction garantit, dans la différence des générations, la distinction des mères et des filles.

Dans le temps flottant de la portance s'engendre une transmission de l'être-dedans. En son corps de gestante, une femme enceinte est toujours portante et portée, portante et porteuse d'une *autre* jouissance. Une jouissance qui n'est pas seulement celle de l'enfant, mais celle de l'état de grossesse. Spécifiquement celle qu'elle perdra lors de l'accouchement. De plus, si une femme se laisse traverser et prendre par ce qui se passe entre elle et le bébé, si elle entre en résonance avec les affects saisissant le bébé, lui-même résonnant à ceux de sa mère, de telles correspondances intimes tissent alors l'esquisse du psychisme de l'enfant par l'interaction des vécus corporels et l'entremise de ressentis sertis de paroles.

La naissance comporte donc une *triple perte* : celle du placenta du côté de l'enfant ; celle de l'état de grossesse du côté de la mère ; entre les deux, celle de l'état de dedans, du *deux-dans* dont la fonction placentaire est la figure, ce qui ne va ni sans reste ni sans ombre. Restes que Michèle Montrelay appelle lambeaux, ombre qu'elle met en rapport avec le nom.

A la naissance, l'objet placentaire réel chute, caduc. Chacun, mère et enfant, perd *un quelque chose*, qui n'est pas le même pour l'un et pour l'autre. La mère perd l'état de grossesse. L'enfant vit avec une part perdue, autre. Chacun, écorné d'une perte, quittant la forme particulière de sa portance, en appelle à l'Autre, ce qui n'est pas sans laisser des lambeaux, car une séparation dans le réel laisse des traces inconscientes. Ainsi, la part *appartenant* à chacun se révèle par un objet qui s'avère être perdu. Il n'y a donc pas à choisir entre la mère ou l'enfant, mais il y va de la mère *et* de l'enfant, chacun n'existant, comme sujet désirant, que d'un manque les vouant à l'Autre. Et leur appartenance à la parole signe leur *commune présence*.

Castration ombilicale

Naître, c'est se séparer. Comme nous venons de l'évoquer, ce n'est pas, à proprement parler, se séparer de sa mère. Par la coupure du cordon ombilical, c'est se séparer d'une part de soi-même, le placenta. L'opération symbolique représentant cette coupure dans le réel, Françoise Dolto la nomme castration ombilicale. Une telle castration est symboligène, dit-elle. C'est-à-dire qu'elle est générée par le symbole et qu'elle génère le symbole. Elle est générée et générante. Elle est générée par le symbole, dans les paroles adressées à l'enfant. Elle engendre le symbole en ce qu'elle *porte* le bébé à parler. La castration ombilicale met fin à un état de jouissance que l'on peut qualifier d'amniotique¹.

Avec la césure et la ligature ombilicales, le corps du bébé se clôt au nombril, séparé. L'arrêt du battement ombilical et cette coupure-fermeture le vouent au respir aérien, mettant le schéma corporel dans les limites d'une peau orificiée. Regardez un bébé qui naît : il respire avec ses poumons ainsi qu'avec tous les pores de sa peau. Son petit ventre bat et vibre.

1. Jouissance désigne ici l'état d'être dedans qui n'est pas forcément toujours jouissif.

A la naissance, l'objet placentaire réel chute, caduc. Chacun, mère et enfant, perd *un quelque chose*, qui n'est pas le même pour l'un et pour l'autre. La mère perd l'état de grossesse. L'enfant vit avec une part perdue, autre. Chacun, écorné d'une perte, quittant la forme particulière de sa portance, en appelle à l'Autre, ce qui n'est pas sans laisser des lambeaux, car une séparation dans le réel laisse des traces inconscientes. Ainsi, la part *appartenant* à chacun se révèle par un objet qui s'avère être perdu. Il n'y a donc pas à choisir entre la mère ou l'enfant, mais il y va de la mère *et* de l'enfant, chacun n'existant, comme sujet désirant, que d'un manque les vouant à l'Autre. Et leur appartenance à la parole signe leur *commune présence*.

Castration ombilicale

Naître, c'est se séparer. Comme nous venons de l'évoquer, ce n'est pas, à proprement parler, se séparer de sa mère. Par la coupure du cordon ombilical, c'est se séparer d'une part de soi-même, le placenta. L'opération symbolique représentant cette coupure dans le réel, Françoise Dolto la nomme castration ombilicale. Une telle castration est symboligène, dit-elle. C'est-à-dire qu'elle est générée par le symbole et qu'elle génère le symbole. Elle est générée et générante. Elle est générée par le symbole, dans les paroles adressées à l'enfant. Elle engendre le symbole en ce qu'elle *porte* le bébé à parler. La castration ombilicale met fin à un état de jouissance que l'on peut qualifier d'amniotique¹.

Avec la césure et la ligature ombilicales, le corps du bébé se clôt au nombril, séparé. L'arrêt du battement ombilical et cette coupure-fermeture le vouent au respir aérien, mettant le schéma corporel dans les limites d'une peau orificiée. Regardez un bébé qui naît : il respire avec ses poumons ainsi qu'avec tous les pores de sa peau. Son petit ventre bat et vibre.

1. Jouissance désigne ici l'état d'être dedans qui n'est pas forcément toujours jouissif.

A la naissance, l'objet placentaire réel chute, caduc. Chacun, mère et enfant, perd *un quelque chose*, qui n'est pas le même pour l'un et pour l'autre. La mère perd l'état de grossesse. L'enfant vit avec une part perdue, autre. Chacun, écorné d'une perte, quittant la forme particulière de sa portance, en appelle à l'Autre, ce qui n'est pas sans laisser des lambeaux, car une séparation dans le réel laisse des traces inconscientes. Ainsi, la part *appartenant* à chacun se révèle par un objet qui s'avère être perdu. Il n'y a donc pas à choisir entre la mère ou l'enfant, mais il y va de la mère *et* de l'enfant, chacun n'existant, comme sujet désirant, que d'un manque les vouant à l'Autre. Et leur appartenance à la parole signe leur *commune présence*.

Castration ombilicale

Naître, c'est se séparer. Comme nous venons de l'évoquer, ce n'est pas, à proprement parler, se séparer de sa mère. Par la coupure du cordon ombilical, c'est se séparer d'une part de soi-même, le placenta. L'opération symbolique représentant cette coupure dans le réel, Françoise Dolto la nomme castration ombilicale. Une telle castration est symboligène, dit-elle. C'est-à-dire qu'elle est générée par le symbole et qu'elle génère le symbole. Elle est générée et générante. Elle est générée par le symbole, dans les paroles adressées à l'enfant. Elle engendre le symbole en ce qu'elle *porte* le bébé à parler. La castration ombilicale met fin à un état de jouissance que l'on peut qualifier d'amniotique¹.

Avec la césure et la ligature ombilicales, le corps du bébé se clôt au nombril, séparé. L'arrêt du battement ombilical et cette coupure-fermeture le vouent au respir aérien, mettant le schéma corporel dans les limites d'une peau orificiée. Regardez un bébé qui naît : il respire avec ses poumons ainsi qu'avec tous les pores de sa peau. Son petit ventre bat et vibre.

1. Jouissance désigne ici l'état d'être dedans qui n'est pas forcément toujours jouissif.

L'image du corps, dont la genèse s'origine dans la vie foetale, est modifiée par l'irruption dans la vie aérienne. Le bébé perd le double battement du cœur qu'il entendait in utero, celui de sa mère et le sien. L'émission du méconium, dangereuse pour sa vie avant, peut maintenant se faire. La respiration le met dans une olfaction régénérée et le cri le pose dans une dimension nouvelle de demande. Il y a perte des sensations connues jusqu'alors et surgissement de perceptions nouvelles. Préfigurant les castrations ultérieures, cette première séparation est une *partition mutante*, avec retour impossible à l'espace précédent, « au mode de vivre et de jouir que nous y avions connu », comme l'écrivait Françoise Dolto.

La voix du premier cri remplit un volume d'attente qui résonne et se déploie avec elle. Un volume et une pesée d'hommes et de femmes pris au labeur parturient. Chaque cri de naissance s'adresse certes aux oreilles de cette mère-ci, mais plus encore à tout humain qui participe à l'entrée du nouveau-né dans l'humanité, dans une humanité qui ne cesse de naître.

Les angoisses de mort éprouvées par les êtres humains sont associées aux risques encourus par chacun lors de la naissance. Cette *mutation* de la vie, passage d'un milieu liquide où les échanges vitaux se font par voie sanguine à la vie aérienne où le souffle pulmonaire aérien prend le relais, séparation donc de manière de vivre, préfigure les angoisses ultérieures. Il convient dès lors de trouver vie ailleurs que dedans un corps, séparé du corps maternel et d'un mode de vie révolu. Chacun brode le traumatisme de la naissance à la trame singulière de son histoire.

La castration ombilicale, donnée en paroles de séparation, est symboligène en ce sens qu'elle permet de vivre hors du corps maternel dans un état autre que fusionnel et aliénant. Elle permet la symbolisation des pulsions accrochées au vivre aérien porté par le souffle, lui-même portant la voix. *Interdisant* de satisfaire le désir dans le seul corps à corps, elle

L'image du corps, dont la genèse s'origine dans la vie foetale, est modifiée par l'irruption dans la vie aérienne. Le bébé perd le double battement du cœur qu'il entendait in utero, celui de sa mère et le sien. L'émission du méconium, dangereuse pour sa vie avant, peut maintenant se faire. La respiration le met dans une olfaction régénérée et le cri le pose dans une dimension nouvelle de demande. Il y a perte des sensations connues jusqu'alors et surgissement de perceptions nouvelles. Préfigurant les castrations ultérieures, cette première séparation est une *partition mutante*, avec retour impossible à l'espace précédent, « au mode de vivre et de jouir que nous y avions connu », comme l'écrivait Françoise Dolto.

La voix du premier cri remplit un volume d'attente qui résonne et se déploie avec elle. Un volume et une pesée d'hommes et de femmes pris au labeur parturient. Chaque cri de naissance s'adresse certes aux oreilles de cette mère-ci, mais plus encore à tout humain qui participe à l'entrée du nouveau-né dans l'humanité, dans une humanité qui ne cesse de naître.

Les angoisses de mort éprouvées par les êtres humains sont associées aux risques encourus par chacun lors de la naissance. Cette *mutation* de la vie, passage d'un milieu liquide où les échanges vitaux se font par voie sanguine à la vie aérienne où le souffle pulmonaire aérien prend le relais, séparation donc de manière de vivre, préfigure les angoisses ultérieures. Il convient dès lors de trouver vie ailleurs que dedans un corps, séparé du corps maternel et d'un mode de vie révolu. Chacun brode le traumatisme de la naissance à la trame singulière de son histoire.

La castration ombilicale, donnée en paroles de séparation, est symboligène en ce sens qu'elle permet de vivre hors du corps maternel dans un état autre que fusionnel et aliénant. Elle permet la symbolisation des pulsions accrochées au vivre aérien porté par le souffle, lui-même portant la voix. *Interdisant* de satisfaire le désir dans le seul corps à corps, elle

L'image du corps, dont la genèse s'origine dans la vie foetale, est modifiée par l'irruption dans la vie aérienne. Le bébé perd le double battement du cœur qu'il entendait in utero, celui de sa mère et le sien. L'émission du méconium, dangereuse pour sa vie avant, peut maintenant se faire. La respiration le met dans une olfaction régénérée et le cri le pose dans une dimension nouvelle de demande. Il y a perte des sensations connues jusqu'alors et surgissement de perceptions nouvelles. Préfigurant les castrations ultérieures, cette première séparation est une *partition mutante*, avec retour impossible à l'espace précédent, « au mode de vivre et de jouir que nous y avions connu », comme l'écrivait Françoise Dolto.

La voix du premier cri remplit un volume d'attente qui résonne et se déploie avec elle. Un volume et une pesée d'hommes et de femmes pris au labeur parturient. Chaque cri de naissance s'adresse certes aux oreilles de cette mère-ci, mais plus encore à tout humain qui participe à l'entrée du nouveau-né dans l'humanité, dans une humanité qui ne cesse de naître.

Les angoisses de mort éprouvées par les êtres humains sont associées aux risques encourus par chacun lors de la naissance. Cette *mutation* de la vie, passage d'un milieu liquide où les échanges vitaux se font par voie sanguine à la vie aérienne où le souffle pulmonaire aérien prend le relais, séparation donc de manière de vivre, préfigure les angoisses ultérieures. Il convient dès lors de trouver vie ailleurs que dedans un corps, séparé du corps maternel et d'un mode de vie révolu. Chacun brode le traumatisme de la naissance à la trame singulière de son histoire.

La castration ombilicale, donnée en paroles de séparation, est symboligène en ce sens qu'elle permet de vivre hors du corps maternel dans un état autre que fusionnel et aliénant. Elle permet la symbolisation des pulsions accrochées au vivre aérien porté par le souffle, lui-même portant la voix. *Interdisant* de satisfaire le désir dans le seul corps à corps, elle

permet au désir d'être don, marqué par les affects parentaux, porté par l'usage des phonèmes du prénom. Chacun est concerné : l'enfant par la castration ombilicale, les parents par une castration imaginaire.

Que l'enfant soit *d'un* sexe, déclaré comme tel à l'état civil, enfant né au milieu d'autres, bébé inscrit dans la citoyenneté, sa vie étant *instituée* par des ritualités sociales, cela est une castration pour ses parents. Castration face à la *promesse* tenue par la réalité du bébé, fille ou garçon, dans le rapport à leurs fantasmes d'attente et de génitude féconde. La viabilité de l'enfant apporte à chacun des deux géniteurs en passe de *l'adopter* une confirmation narcissique et subjective de la vitalité désirante de leur bébé, avec eux et en dehors d'eux. Ailleurs. Au loin. Séparation native portée par leur désir que l'enfant vive.

A la naissance, l'enfant reçoit aussi les affects de ses parents, dans leur réaction émotionnelle du moment, à son sexe particulier, masculin ou féminin. Garçon, il est séparé de fille. Fille, il est séparé de garçon.

Scène du naître

Prenons la naissance comme une scène. Une scène de remue-ménage où le désir a fait alliance avec la vie. Une scène de crise. Une scène de ruptures. Rupture des membranes d'où s'écoulent les eaux. Perte des eaux de la poche de l'ombre à la lueur du jour naissant. Femme rompue sous le faix du travail intense. Cascade rudoyant les reins éprouvés par le laminage des chairs contractées. Et s'ouvrant. Femme, terre offerte au *labour éclatant de la tête* (Montrelay). Lèvres ouvertes sur la parole vivante. Rupture de l'unité fœto-placentaire.

Si cela se passe bien, un bébé naît des eaux versées, mêlées aux sangs et aux souffles. Une poussée de vague le porte à l'aube de sa vie. Passage du sein-giron au sein lacté. Mutation des rythmes utérins aux valeurs aériennes. Cessation d'un mode de vie nidé au corps de mère. J'apparais nu comme naissant.

permet au désir d'être don, marqué par les affects parentaux, porté par l'usage des phonèmes du prénom. Chacun est concerné : l'enfant par la castration ombilicale, les parents par une castration imaginaire.

Que l'enfant soit *d'un* sexe, déclaré comme tel à l'état civil, enfant né au milieu d'autres, bébé inscrit dans la citoyenneté, sa vie étant *instituée* par des ritualités sociales, cela est une castration pour ses parents. Castration face à la *promesse* tenue par la réalité du bébé, fille ou garçon, dans le rapport à leurs fantasmes d'attente et de génitude féconde. La viabilité de l'enfant apporte à chacun des deux géniteurs en passe de *l'adopter* une confirmation narcissique et subjective de la vitalité désirante de leur bébé, avec eux et en dehors d'eux. Ailleurs. Au loin. Séparation native portée par leur désir que l'enfant vive.

A la naissance, l'enfant reçoit aussi les affects de ses parents, dans leur réaction émotionnelle du moment, à son sexe particulier, masculin ou féminin. Garçon, il est séparé de fille. Fille, il est séparé de garçon.

Scène du naître

Prenons la naissance comme une scène. Une scène de remue-ménage où le désir a fait alliance avec la vie. Une scène de crise. Une scène de ruptures. Rupture des membranes d'où s'écoulent les eaux. Perte des eaux de la poche de l'ombre à la lueur du jour naissant. Femme rompue sous le faix du travail intense. Cascade rudoyant les reins éprouvés par le laminage des chairs contractées. Et s'ouvrant. Femme, terre offerte au *labour éclatant de la tête* (Montrelay). Lèvres ouvertes sur la parole vivante. Rupture de l'unité fœto-placentaire.

Si cela se passe bien, un bébé naît des eaux versées, mêlées aux sangs et aux souffles. Une poussée de vague le porte à l'aube de sa vie. Passage du sein-giron au sein lacté. Mutation des rythmes utérins aux valeurs aériennes. Cessation d'un mode de vie nidé au corps de mère. J'apparais nu comme naissant.

permet au désir d'être don, marqué par les affects parentaux, porté par l'usage des phonèmes du prénom. Chacun est concerné : l'enfant par la castration ombilicale, les parents par une castration imaginaire.

Que l'enfant soit *d'un* sexe, déclaré comme tel à l'état civil, enfant né au milieu d'autres, bébé inscrit dans la citoyenneté, sa vie étant *instituée* par des ritualités sociales, cela est une castration pour ses parents. Castration face à la *promesse* tenue par la réalité du bébé, fille ou garçon, dans le rapport à leurs fantasmes d'attente et de génitude féconde. La viabilité de l'enfant apporte à chacun des deux géniteurs en passe de *l'adopter* une confirmation narcissique et subjective de la vitalité désirante de leur bébé, avec eux et en dehors d'eux. Ailleurs. Au loin. Séparation native portée par leur désir que l'enfant vive.

A la naissance, l'enfant reçoit aussi les affects de ses parents, dans leur réaction émotionnelle du moment, à son sexe particulier, masculin ou féminin. Garçon, il est séparé de fille. Fille, il est séparé de garçon.

Scène du naître

Prenons la naissance comme une scène. Une scène de remue-ménage où le désir a fait alliance avec la vie. Une scène de crise. Une scène de ruptures. Rupture des membranes d'où s'écoulent les eaux. Perte des eaux de la poche de l'ombre à la lueur du jour naissant. Femme rompue sous le faix du travail intense. Cascade rudoyant les reins éprouvés par le laminage des chairs contractées. Et s'ouvrant. Femme, terre offerte au *labour éclatant de la tête* (Montrelay). Lèvres ouvertes sur la parole vivante. Rupture de l'unité fœto-placentaire.

Si cela se passe bien, un bébé naît des eaux versées, mêlées aux sangs et aux souffles. Une poussée de vague le porte à l'aube de sa vie. Passage du sein-giron au sein lacté. Mutation des rythmes utérins aux valeurs aériennes. Cessation d'un mode de vie nidé au corps de mère. J'apparais nu comme naissant.

Pareille scène en évoque une autre, antérieure. Nous les psys, nous la nommons scène primitive. Scène originaire, scène des commencements de la vie se donnant entre des désirs à l'œuvre. En acte. Ainsi, la naissance nous ramène à un point de départ plus ancien qu'elle-même, à une rencontre. Elle nous reconduit à la conception, là où se sont intriqués dans les chairs les rapports de l'origine et des commencements. L'invisible origine se donne à entendre dans des commencements.

Lit de naissance. Lit de gésine. La langue juridique d'autrefois disait lit pour mariage. Ainsi, enfant du premier lit, du deuxième lit. Qu'est-ce à dire ? Que la filiation, dans le droit successoral, était un *art du lit*. Au sens étymologique et fort du terme, une clinique. *Clinique* est la médecine exercée au chevet du malade, auprès de son lit. Ce mot vient du grec *klinēn*, pencher, incliner. Une humble scène de lit sur lequel je me penche, vers lequel je m'incline, telle est la naissance d'un sujet au berceau de la parole.

Ne retenez pas votre sourire. Le p'tit père Freud n'a pas trouvé mieux qu'un divan-lit pour praticable de la psychanalyse. Lit de souffrance, non pas tant couche où nous revivons notre naissance, mais lieu où, allant à la rencontre de ce qui nous empêche de vivre, nous tentons de nous en séparer. A quelle fin ? Ni plus ni moins qu'à celle de naître. Une psychanalyse vise la naissance d'un sujet dans la déliaison des souffles sous les signifiants de son histoire réconciliée.

Il convient de garder vivant le rapport symbolique où celle qui devient mère et celui qui devient père n'en continuent pas moins d'exister comme homme et femme désirant. Car nous devenons aussi papa en faisant l'amour avec notre compagne, mère de notre bébé. Et cela les sépare — mère et enfant.

Faire l'amour requiert une scène, c'est-à-dire un lieu et des noms pour que la représentation commence. Théâtre où se joue une pièce, celle d'une scène pénétrante dont nous, le sujet à naître, sommes séparés. Nés, nous sommes séparés de

Pareille scène en évoque une autre, antérieure. Nous les psys, nous la nommons scène primitive. Scène originaire, scène des commencements de la vie se donnant entre des désirs à l'œuvre. En acte. Ainsi, la naissance nous ramène à un point de départ plus ancien qu'elle-même, à une rencontre. Elle nous reconduit à la conception, là où se sont intriqués dans les chairs les rapports de l'origine et des commencements. L'invisible origine se donne à entendre dans des commencements.

Lit de naissance. Lit de gésine. La langue juridique d'autrefois disait lit pour mariage. Ainsi, enfant du premier lit, du deuxième lit. Qu'est-ce à dire ? Que la filiation, dans le droit successoral, était un *art du lit*. Au sens étymologique et fort du terme, une clinique. *Clinique* est la médecine exercée au chevet du malade, auprès de son lit. Ce mot vient du grec *klineîn*, pencher, incliner. Une humble scène de lit sur lequel je me penche, vers lequel je m'incline, telle est la naissance d'un sujet au berceau de la parole.

Ne retenez pas votre sourire. Le p'tit père Freud n'a pas trouvé mieux qu'un divan-lit pour praticable de la psychanalyse. Lit de souffrance, non pas tant couche où nous revivons notre naissance, mais lieu où, allant à la rencontre de ce qui nous empêche de vivre, nous tentons de nous en séparer. A quelle fin ? Ni plus ni moins qu'à celle de naître. Une psychanalyse vise la naissance d'un sujet dans la déliaison des souffles sous les signifiants de son histoire réconciliée.

Il convient de garder vivant le rapport symbolique où celle qui devient mère et celui qui devient père n'en continuent pas moins d'exister comme homme et femme désirant. Car nous devenons aussi papa en faisant l'amour avec notre compagne, mère de notre bébé. Et cela les sépare — mère et enfant.

Faire l'amour requiert une scène, c'est-à-dire un lieu et des noms pour que la représentation commence. Théâtre où se joue une pièce, celle d'une scène pénétrante dont nous, le sujet à naître, sommes séparés. Nés, nous sommes séparés de

Pareille scène en évoque une autre, antérieure. Nous les psys, nous la nommons scène primitive. Scène originaire, scène des commencements de la vie se donnant entre des désirs à l'œuvre. En acte. Ainsi, la naissance nous ramène à un point de départ plus ancien qu'elle-même, à une rencontre. Elle nous reconduit à la conception, là où se sont intriqués dans les chairs les rapports de l'origine et des commencements. L'invisible origine se donne à entendre dans des commencements.

Lit de naissance. Lit de gésine. La langue juridique d'autrefois disait lit pour mariage. Ainsi, enfant du premier lit, du deuxième lit. Qu'est-ce à dire ? Que la filiation, dans le droit successoral, était un *art du lit*. Au sens étymologique et fort du terme, une clinique. *Clinique* est la médecine exercée au chevet du malade, auprès de son lit. Ce mot vient du grec *klinēn*, pencher, incliner. Une humble scène de lit sur lequel je me penche, vers lequel je m'incline, telle est la naissance d'un sujet au berceau de la parole.

Ne retenez pas votre sourire. Le p'tit père Freud n'a pas trouvé mieux qu'un divan-lit pour praticable de la psychanalyse. Lit de souffrance, non pas tant couche où nous revivons notre naissance, mais lieu où, allant à la rencontre de ce qui nous empêche de vivre, nous tentons de nous en séparer. A quelle fin ? Ni plus ni moins qu'à celle de naître. Une psychanalyse vise la naissance d'un sujet dans la déliaison des souffles sous les signifiants de son histoire réconciliée.

Il convient de garder vivant le rapport symbolique où celle qui devient mère et celui qui devient père n'en continuent pas moins d'exister comme homme et femme désirant. Car nous devenons aussi papa en faisant l'amour avec notre compagne, mère de notre bébé. Et cela les sépare — mère et enfant.

Faire l'amour requiert une scène, c'est-à-dire un lieu et des noms pour que la représentation commence. Théâtre où se joue une pièce, celle d'une scène pénétrante dont nous, le sujet à naître, sommes séparés. Nés, nous sommes séparés de

ceux dont nous sommes issus. Nés, nous sommes séparés de nos parents. Nous sommes séparés de notre origine. Car pour naître, faut-il encore avoir été conçu, être enfanté dans un désir de vivre. Dans la génitale étreinte et sa fécondité, l'origine est génitive, génitrice. Si nous y consentons, le bébé porté est pris aux paroles. Il est alors *interprété*, saisi d'une native passivité, celle d'*être parlé* (voie passive) avant que de parler lui-même. Et en parlant, il se sépare.

Que de moments de vie où la proximité unissante de notre enfant se donne dans un mouvement de séparation : après la naissance, le sevrage, la poussée des dents, l'acquisition de la marche, la prise de parole... Chaque séparation à venir est grosse de la naissance. Celle-ci est véritablement accomplie quand, de sa voix, l'enfant qui n'est plus un bébé dit : *papa, maman*. La voix de l'enfant qui parle et appelle répond au cri de naissance : je suis bien né, séparé de ceux que j'appelle. Autre. Mais tous n'en viennent pas là. Certains s'arrêtent en cours de route. C'est pour cela que nous attachons tant d'importance à la génération du petit d'homme dans les paroles.

Scène d'amour, disais-je ci-dessus. Pas toujours. Toujours cependant scène où se sont risqués des désirs, à notre su ou à notre insu, à l'insu de notre plein gré parfois.

La naissance comme scène en appelle également à *une autre scène* en nous, terme par lequel Freud désignait l'inconscient comme lieu. La naissance est l'événement de l'adresse, celui de la parole adressée et reçue qui institue dans le cœur d'un nouveau-né la scène du recueil des paroles. Heureux événement en cela. Appeler par le nom, cela sépare et fait vivre. Parler à un enfant lui ouvre le cœur. C'est pourquoi auprès de lui, à son berceau, il convient si souvent de faire silence. Pour ne pas lui casser les oreilles, précisément. La langue est rigoureuse, qui dit les choses profondes du silence.

Cette hospitalité de l'adresse est recueillement et séparation. Tu prends visage à la séparation. Donation de l'accueil,

ceux dont nous sommes issus. Nés, nous sommes séparés de nos parents. Nous sommes séparés de notre origine. Car pour naître, faut-il encore avoir été conçu, être enfanté dans un désir de vivre. Dans la génitale étreinte et sa fécondité, l'origine est génitive, génitrice. Si nous y consentons, le bébé porté est pris aux paroles. Il est alors *interprété*, saisi d'une native passivité, celle d'*être parlé* (voie passive) avant que de parler lui-même. Et en parlant, il se sépare.

Que de moments de vie où la proximité unissante de notre enfant se donne dans un mouvement de séparation : après la naissance, le sevrage, la poussée des dents, l'acquisition de la marche, la prise de parole... Chaque séparation à venir est grosse de la naissance. Celle-ci est véritablement accomplie quand, de sa voix, l'enfant qui n'est plus un bébé dit : *papa, maman*. La voix de l'enfant qui parle et appelle répond au cri de naissance : je suis bien né, séparé de ceux que j'appelle. Autre. Mais tous n'en viennent pas là. Certains s'arrêtent en cours de route. C'est pour cela que nous attachons tant d'importance à la génération du petit d'homme dans les paroles.

Scène d'amour, disais-je ci-dessus. Pas toujours. Toujours cependant scène où se sont risqués des désirs, à notre su ou à notre insu, à l'insu de notre plein gré parfois.

La naissance comme scène en appelle également à *une autre scène* en nous, terme par lequel Freud désignait l'inconscient comme lieu. La naissance est l'événement de l'adresse, celui de la parole adressée et reçue qui institue dans le cœur d'un nouveau-né la scène du recueil des paroles. Heureux événement en cela. Appeler par le nom, cela sépare et fait vivre. Parler à un enfant lui ouvre le cœur. C'est pourquoi auprès de lui, à son berceau, il convient si souvent de faire silence. Pour ne pas lui casser les oreilles, précisément. La langue est rigoureuse, qui dit les choses profondes du silence.

Cette hospitalité de l'adresse est recueillement et séparation. Tu prends visage à la séparation. Donation de l'accueil,

ceux dont nous sommes issus. Nés, nous sommes séparés de nos parents. Nous sommes séparés de notre origine. Car pour naître, faut-il encore avoir été conçu, être enfanté dans un désir de vivre. Dans la génitale étreinte et sa fécondité, l'origine est génitive, génitrice. Si nous y consentons, le bébé porté est pris aux paroles. Il est alors *interprété*, saisi d'une native passivité, celle d'*être parlé* (voie passive) avant que de parler lui-même. Et en parlant, il se sépare.

Que de moments de vie où la proximité unissante de notre enfant se donne dans un mouvement de séparation : après la naissance, le sevrage, la poussée des dents, l'acquisition de la marche, la prise de parole... Chaque séparation à venir est grosse de la naissance. Celle-ci est véritablement accomplie quand, de sa voix, l'enfant qui n'est plus un bébé dit : *papa, maman*. La voix de l'enfant qui parle et appelle répond au cri de naissance : je suis bien né, séparé de ceux que j'appelle. Autre. Mais tous n'en viennent pas là. Certains s'arrêtent en cours de route. C'est pour cela que nous attachons tant d'importance à la génération du petit d'homme dans les paroles.

Scène d'amour, disais-je ci-dessus. Pas toujours. Toujours cependant scène où se sont risqués des désirs, à notre su ou à notre insu, à l'insu de notre plein gré parfois.

La naissance comme scène en appelle également à *une autre scène* en nous, terme par lequel Freud désignait l'inconscient comme lieu. La naissance est l'événement de l'adresse, celui de la parole adressée et reçue qui institue dans le cœur d'un nouveau-né la scène du recueil des paroles. Heureux événement en cela. Appeler par le nom, cela sépare et fait vivre. Parler à un enfant lui ouvre le cœur. C'est pourquoi auprès de lui, à son berceau, il convient si souvent de faire silence. Pour ne pas lui casser les oreilles, précisément. La langue est rigoureuse, qui dit les choses profondes du silence.

Cette hospitalité de l'adresse est recueillement et séparation. Tu prends visage à la séparation. Donation de l'accueil,

aussi variée dans ses formes et dans ses manières qu'il existe de cultures et de langues. Entends, dans nos maladroitesses paroles et nos mains malhabiles, le lien et la coupure, le proche et le distant, le semblable et le prochain, le même et l'Autre, la relation et la césure, l'identité du nommé. Dans la jouissance du naître, la solitude et la solidarité du naissant. La génération dit ceci : notre accueil et notre adresse ouvrent en toi un lieu pour l'Autre. Et tu l'entends à ton sourire.

Car voilà ce que la naissance invoque : une parole. Et comme le dit Emmanuel Lévinas : « La lumière du visage est nécessaire à la séparation », à son intervalle. Petit d'homme, viens habiter, par notre voix et dans nos mains, la demeure du parler. Je te recueille et je t'accueille à mains nues et ouvertes. Et cet accueil à ton berceau te confère visage d'homme. Que le monde te soit présenté en paroles. Que tu trouves, avec nous et parmi nous, fraternellement, nom, place et parole.

Bébé, *dans la douceur qui vient à l'être séparé à partir d'Autrui* (Lévinas), tu viens au monde et tu peux résider dans la douceur d'un visage éclairé de parole. Viens. Tu accomplis la séparation dans la demeure ouverte d'un visage où se révèlent l'Autre et le nom. Ton nom d'homme. D'où que tu viennes ? Où que tu sois. Car *être séparé, c'est avoir lieu*, demeurer quelque part. Nativement.

Bébé au monde, notre présence parlante t'accueille et te donne de quoi te faire un monde. Venir au jour, venir au monde sont belles figures de la langue. *Viens* est une si belle expression. Si courte, si dense, si vive. La langue crie la coupure entre les choses et les mots, creuse l'écart entre les sujets. Elle s'instaure d'une séparation, entre la chose et le mot, par la prise de ce qui permet à l'homme d'habiter le monde.

Reconduire à la naissance

Quel argument nous fait tant insister sur la séparation ? Quelle raison nous fait préférer interdit aux miasmes de la fusion et aux fantasmes de la totalisation ? Quelle nécessité ? Seulement ceci. Ce par quoi nous sommes faits, le symbole,

aussi variée dans ses formes et dans ses manières qu'il existe de cultures et de langues. Entends, dans nos maladroitesses paroles et nos mains malhabiles, le lien et la coupure, le proche et le distant, le semblable et le prochain, le même et l'Autre, la relation et la césure, l'identité du nommé. Dans la jouissance du naître, la solitude et la solidarité du naissant. La génération dit ceci : notre accueil et notre adresse ouvrent en toi un lieu pour l'Autre. Et tu l'entends à ton sourire.

Car voilà ce que la naissance invoque : une parole. Et comme le dit Emmanuel Lévinas : « La lumière du visage est nécessaire à la séparation », à son intervalle. Petit d'homme, viens habiter, par notre voix et dans nos mains, la demeure du parler. Je te recueille et je t'accueille à mains nues et ouvertes. Et cet accueil à ton berceau te confère visage d'homme. Que le monde te soit présenté en paroles. Que tu trouves, avec nous et parmi nous, fraternellement, nom, place et parole.

Bébé, *dans la douceur qui vient à l'être séparé à partir d'Autrui* (Lévinas), tu viens au monde et tu peux résider dans la douceur d'un visage éclairé de parole. Viens. Tu accomplis la séparation dans la demeure ouverte d'un visage où se révèlent l'Autre et le nom. Ton nom d'homme. D'où que tu viennes ? Où que tu sois. Car *être séparé, c'est avoir lieu*, demeurer quelque part. Nativement.

Bébé au monde, notre présence parlante t'accueille et te donne de quoi te faire un monde. Venir au jour, venir au monde sont belles figures de la langue. *Viens* est une si belle expression. Si courte, si dense, si vive. La langue crie la coupure entre les choses et les mots, creuse l'écart entre les sujets. Elle s'instaure d'une séparation, entre la chose et le mot, par la prise de ce qui permet à l'homme d'habiter le monde.

Reconduire à la naissance

Quel argument nous fait tant insister sur la séparation ? Quelle raison nous fait préférer interdit aux miasmes de la fusion et aux fantasmes de la totalisation ? Quelle nécessité ? Seulement ceci. Ce par quoi nous sommes faits, le symbole,

aussi variée dans ses formes et dans ses manières qu'il existe de cultures et de langues. Entends, dans nos maladroitesses paroles et nos mains malhabiles, le lien et la coupure, le proche et le distant, le semblable et le prochain, le même et l'Autre, la relation et la césure, l'identité du nommé. Dans la jouissance du naître, la solitude et la solidarité du naissant. La génération dit ceci : notre accueil et notre adresse ouvrent en toi un lieu pour l'Autre. Et tu l'entends à ton sourire.

Car voilà ce que la naissance invoque : une parole. Et comme le dit Emmanuel Lévinas : « La lumière du visage est nécessaire à la séparation », à son intervalle. Petit d'homme, viens habiter, par notre voix et dans nos mains, la demeure du parler. Je te recueille et je t'accueille à mains nues et ouvertes. Et cet accueil à ton berceau te confère visage d'homme. Que le monde te soit présenté en paroles. Que tu trouves, avec nous et parmi nous, fraternellement, nom, place et parole.

Bébé, *dans la douceur qui vient à l'être séparé à partir d'Autrui* (Lévinas), tu viens au monde et tu peux résider dans la douceur d'un visage éclairé de parole. Viens. Tu accomplis la séparation dans la demeure ouverte d'un visage où se révèlent l'Autre et le nom. Ton nom d'homme. D'où que tu viennes ? Où que tu sois. Car *être séparé, c'est avoir lieu*, demeurer quelque part. Nativement.

Bébé au monde, notre présence parlante t'accueille et te donne de quoi te faire un monde. Venir au jour, venir au monde sont belles figures de la langue. *Viens* est une si belle expression. Si courte, si dense, si vive. La langue crie la coupure entre les choses et les mots, creuse l'écart entre les sujets. Elle s'instaure d'une séparation, entre la chose et le mot, par la prise de ce qui permet à l'homme d'habiter le monde.

Reconduire à la naissance

Quel argument nous fait tant insister sur la séparation ? Quelle raison nous fait préférer interdit aux miasmes de la fusion et aux fantasmes de la totalisation ? Quelle nécessité ? Seulement ceci. Ce par quoi nous sommes faits, le symbole,

est lui-même *fraction*, brisure par excellence. Cène du pain partagé, rompu et donné. Alliance. Également ceci : entrer dans la séparation, c'est *interpréter*. Ceci encore : comme scène accomplissant la séparation, la naissance est une entrée renouvelée dans la distinction des êtres. Par elle, je suis sexuellement identifié dans la différence des générations. Double scène : privée, concernant le sujet, et publique, sociale. Si humaine en cela. Enfin, la séparation s'impose de nous à toi comme une dette. Oui, une dette de séparation : pour que tu vives, nous te devons une différenciation. Nous ne connaissons que trop les effets pervers et mutilants de la non-séparation. De la non-séparation des êtres et des corps. « La non-séparation ombilicale se repère à ce que l'enfant est dans un état fusionnel avec l'autre », écrivait F. Dolto. Nous prônons donc la séparation parce que la non-séparation ravage.

Alors, je ne peux plus venir faire calinou le matin dans le lit. Mais si, mon gros bêta, dès lors que tu sais, avec nous et résolument, que tu n'y passeras pas toute ta vie. Tu as aussi ton lit à toi, où tu peux dormir en paix, et rêver de bercement au lit chaud et odorant comme un corps.

Qu'un enfant devienne un fils, cela ne va pas sans interprétation. Or toute interprétation suppose un interprète, c'est-à-dire un parlant *qui prête entre* des sujets des paroles, qui mette le prix (*praetium*) de la parole reçue et donnée entre les êtres. Car quand je m'adresse à toi comme sujet, je te parle de l'Autre. Si je ne suis qu'avec le moi, le mien ou le tien, il n'y a pas de réponse. Il n'y a que des images. Ceux qui ne peuvent supporter qu'un enfant naisse à la parole disent : *sois sage comme une image* ou encore *sois belle, et tais-toi*.

La venue au monde d'un bébé n'est réductible ni à une animale mise bas ni à un accouchement. Alors même que ce dernier mot comporte le *travail* (par les contractions visant à la dilatation du col utérin), l'*expulsion* du bébé et la *délivrance* du placenta. Un accouchement est un acte ternaire : travail, expulsion et délivrance. Trois termes y sont à l'œuvre. Il se trouve qu'un accouchement est aussi une naissance, ce que la

est lui-même *fraction*, brisure par excellence. Cène du pain partagé, rompu et donné. Alliance. Également ceci : entrer dans la séparation, c'est *interpréter*. Ceci encore : comme scène accomplissant la séparation, la naissance est une entrée renouvelée dans la distinction des êtres. Par elle, je suis sexuellement identifié dans la différence des générations. Double scène : privée, concernant le sujet, et publique, sociale. Si humaine en cela. Enfin, la séparation s'impose de nous à toi comme une dette. Oui, une dette de séparation : pour que tu vives, nous te devons une différenciation. Nous ne connaissons que trop les effets pervers et mutilants de la non-séparation. De la non-séparation des êtres et des corps. « La non-séparation ombilicale se repère à ce que l'enfant est dans un état fusionnel avec l'autre », écrivait F. Dolto. Nous prônons donc la séparation parce que la non-séparation ravage.

Alors, je ne peux plus venir faire calinou le matin dans le lit. Mais si, mon gros bêta, dès lors que tu sais, avec nous et résolument, que tu n'y passeras pas toute ta vie. Tu as aussi ton lit à toi, où tu peux dormir en paix, et rêver de bercement au lit chaud et odorant comme un corps.

Qu'un enfant devienne un fils, cela ne va pas sans interprétation. Or toute interprétation suppose un interprète, c'est-à-dire un parlant *qui prête entre* des sujets des paroles, qui mette le prix (*praetium*) de la parole reçue et donnée entre les êtres. Car quand je m'adresse à toi comme sujet, je te parle de l'Autre. Si je ne suis qu'avec le moi, le mien ou le tien, il n'y a pas de réponse. Il n'y a que des images. Ceux qui ne peuvent supporter qu'un enfant naisse à la parole disent : *sois sage comme une image* ou encore *sois belle, et tais-toi*.

La venue au monde d'un bébé n'est réductible ni à une animale mise bas ni à un accouchement. Alors même que ce dernier mot comporte le *travail* (par les contractions visant à la dilatation du col utérin), l'*expulsion* du bébé et la *délivrance* du placenta. Un accouchement est un acte ternaire : travail, expulsion et délivrance. Trois termes y sont à l'œuvre. Il se trouve qu'un accouchement est aussi une naissance, ce que la

est lui-même *fraction*, brisure par excellence. Cène du pain partagé, rompu et donné. Alliance. Également ceci : entrer dans la séparation, c'est *interpréter*. Ceci encore : comme scène accomplissant la séparation, la naissance est une entrée renouvelée dans la distinction des êtres. Par elle, je suis sexuellement identifié dans la différence des générations. Double scène : privée, concernant le sujet, et publique, sociale. Si humaine en cela. Enfin, la séparation s'impose de nous à toi comme une dette. Oui, une dette de séparation : pour que tu vives, nous te devons une différenciation. Nous ne connaissons que trop les effets pervers et mutilants de la non-séparation. De la non-séparation des êtres et des corps. « La non-séparation ombilicale se repère à ce que l'enfant est dans un état fusionnel avec l'autre », écrivait F. Dolto. Nous prônons donc la séparation parce que la non-séparation ravage.

Alors, je ne peux plus venir faire calinou le matin dans le lit. Mais si, mon gros bêta, dès lors que tu sais, avec nous et résolument, que tu n'y passeras pas toute ta vie. Tu as aussi ton lit à toi, où tu peux dormir en paix, et rêver de bercement au lit chaud et odorant comme un corps.

Qu'un enfant devienne un fils, cela ne va pas sans interprétation. Or toute interprétation suppose un interprète, c'est-à-dire un parlant *qui prête entre* des sujets des paroles, qui mette le prix (*praetium*) de la parole reçue et donnée entre les êtres. Car quand je m'adresse à toi comme sujet, je te parle de l'Autre. Si je ne suis qu'avec le moi, le mien ou le tien, il n'y a pas de réponse. Il n'y a que des images. Ceux qui ne peuvent supporter qu'un enfant naisse à la parole disent : *sois sage comme une image* ou encore *sois belle, et tais-toi*.

La venue au monde d'un bébé n'est réductible ni à une animale mise bas ni à un accouchement. Alors même que ce dernier mot comporte le *travail* (par les contractions visant à la dilatation du col utérin), l'*expulsion* du bébé et la *délivrance* du placenta. Un accouchement est un acte ternaire : travail, expulsion et délivrance. Trois termes y sont à l'œuvre. Il se trouve qu'un accouchement est aussi une naissance, ce que la

médecine gestionnaire oublie dans la folie meurtrière de ses aveuglements. Naissance à trois termes : celle d'un enfant, celle d'un papa et celle d'une maman, chacun des trois étant si différemment concerné dans son corps, dans son être. A chaque naissance humaine, à nouveau la naissance d'un père et d'une mère.

Scène fondatrice, un accouchement *donne naissance* à un bébé qui reçoit un nom du langage. Comment ? Par quelle voie ? Pas seulement par les voies naturelles du corps maternel, cependant que marquées du passage du corps enfantin dans la filière génitale et le bassin osseux, mais par la voie symbolique d'une séparation. Qu'est-ce à dire ? Ce qui sépare les humains les uns des autres et permet leur rencontre n'est pas du registre de l'accouchement des chairs, mais des paroles qui disent : l'engendrant se sépare de l'engendré. Telle est la loi. Tu es autre, issu de, sur le fil des générations successives.

Le droit Romain disait, évidemment en latin : *restitutio in natabilus* — une restitution est de mise pour reconstruire les choses de la naissance, comme le rappelle Pierre Legendre. L'enjeu est de restituer les choses de la naissance pour les êtres générés que nous sommes. Filiés, nous nous interrogeons sur notre origine : d'où je viens ? Question qui permet de dire : pourquoi ? Je traduirais ainsi l'adage romain : reconduire à la naissance. C'est autre chose que de reconduire à la frontière. C'est reconduire à ce qui nous sépare de notre origine, de l'origine dont nous sommes nés. C'est revenir aux commencements. Nous n'en finissons pas de naître, naissants que nous sommes. De cette faille ouverte entre l'origine et la naissance s'institue la vie symbolique des fils dans le berceau de la généalogie. Des fils rencontrant les deux interdits de l'inceste et du meurtre, autrement dit naissant à la loi. « La séparation biologique d'avec la matrice ne suffit pas à la naissance », dit encore Pierre Legendre. Une représentation de la séparation d'avec la Mère s'invente et s'institue par une référence tierce, paternelle.

Par où et par qui restituer aux choses de la naissance leur vérité structurale, si ce n'est par la voix d'un interprète ?

médecine gestionnaire oublie dans la folie meurtrière de ses aveuglements. Naissance à trois termes : celle d'un enfant, celle d'un papa et celle d'une maman, chacun des trois étant si différemment concerné dans son corps, dans son être. A chaque naissance humaine, à nouveau la naissance d'un père et d'une mère.

Scène fondatrice, un accouchement *donne naissance* à un bébé qui reçoit un nom du langage. Comment ? Par quelle voie ? Pas seulement par les voies naturelles du corps maternel, cependant que marquées du passage du corps enfantin dans la filière génitale et le bassin osseux, mais par la voie symbolique d'une séparation. Qu'est-ce à dire ? Ce qui sépare les humains les uns des autres et permet leur rencontre n'est pas du registre de l'accouchement des chairs, mais des paroles qui disent : l'engendrant se sépare de l'engendré. Telle est la loi. Tu es autre, issu de, sur le fil des générations successives.

Le droit Romain disait, évidemment en latin : *restitutio in natabilus* — une restitution est de mise pour reconstruire les choses de la naissance, comme le rappelle Pierre Legendre. L'enjeu est de restituer les choses de la naissance pour les êtres générés que nous sommes. Filiés, nous nous interrogeons sur notre origine : d'où je viens ? Question qui permet de dire : pourquoi ? Je traduirais ainsi l'adage romain : reconduire à la naissance. C'est autre chose que de reconduire à la frontière. C'est reconduire à ce qui nous sépare de notre origine, de l'origine dont nous sommes nés. C'est revenir aux commencements. Nous n'en finissons pas de naître, naissants que nous sommes. De cette faille ouverte entre l'origine et la naissance s'institue la vie symbolique des fils dans le berceau de la généalogie. Des fils rencontrant les deux interdits de l'inceste et du meurtre, autrement dit naissant à la loi. « La séparation biologique d'avec la matrice ne suffit pas à la naissance », dit encore Pierre Legendre. Une représentation de la séparation d'avec la Mère s'invente et s'institue par une référence tierce, paternelle.

Par où et par qui restituer aux choses de la naissance leur vérité structurale, si ce n'est par la voix d'un interprète ?

médecine gestionnaire oublie dans la folie meurtrière de ses aveuglements. Naissance à trois termes : celle d'un enfant, celle d'un papa et celle d'une maman, chacun des trois étant si différemment concerné dans son corps, dans son être. A chaque naissance humaine, à nouveau la naissance d'un père et d'une mère.

Scène fondatrice, un accouchement *donne naissance* à un bébé qui reçoit un nom du langage. Comment ? Par quelle voie ? Pas seulement par les voies naturelles du corps maternel, cependant que marquées du passage du corps enfantin dans la filière génitale et le bassin osseux, mais par la voie symbolique d'une séparation. Qu'est-ce à dire ? Ce qui sépare les humains les uns des autres et permet leur rencontre n'est pas du registre de l'accouchement des chairs, mais des paroles qui disent : l'engendrant se sépare de l'engendré. Telle est la loi. Tu es autre, issu de, sur le fil des générations successives.

Le droit Romain disait, évidemment en latin : *restitutio in natabilus* — une restitution est de mise pour reconstruire les choses de la naissance, comme le rappelle Pierre Legendre. L'enjeu est de restituer les choses de la naissance pour les êtres générés que nous sommes. Filiés, nous nous interrogeons sur notre origine : d'où je viens ? Question qui permet de dire : pourquoi ? Je traduirais ainsi l'adage romain : reconduire à la naissance. C'est autre chose que de reconduire à la frontière. C'est reconduire à ce qui nous sépare de notre origine, de l'origine dont nous sommes nés. C'est revenir aux commencements. Nous n'en finissons pas de naître, naissants que nous sommes. De cette faille ouverte entre l'origine et la naissance s'institue la vie symbolique des fils dans le berceau de la généalogie. Des fils rencontrant les deux interdits de l'inceste et du meurtre, autrement dit naissant à la loi. « La séparation biologique d'avec la matrice ne suffit pas à la naissance », dit encore Pierre Legendre. Une représentation de la séparation d'avec la Mère s'invente et s'institue par une référence tierce, paternelle.

Par où et par qui restituer aux choses de la naissance leur vérité structurale, si ce n'est par la voix d'un interprète ?